

JĘDRZEJ PAWLICKI
(UNIwersytet Adama Mickiewicza)

QU'ATTENDENT LES SINGES DE YASMINA KHADRA : GENRE POLICIER OU COUP PUBLICITAIRE

ABSTRACT

In 2014 Yasmina Khadra published the novel *Qu'attendent les singes*. It depicts a negative image of Algeria in the first decade of the 21st century – a country ruled by corrupted elites capable of all crimes. In the same year the writer announced his decision to participate in the presidential election in Algeria. The aim of this article is to analyze Khadra's latest crime novel and to ask question about the links between the political campaign and the promotion of the book.

KEYWORDS: Yasmina Khadra, Algeria, crime novel, Algerian civil war

STRESZCZENIE

W 2014 roku Yasmina Khadra (pseudonim literacki Mohammeda Moulessehoul) wydał powieść kryminalną *Qu'attendent les singes*. Przedstawia w niej negatywną wizję Algierii w pierwszej dekadzie XXI wieku – kraju rządzonego przez skorumpowane elity zdolne do najgorszych zbrodni. W tym samym roku pisarz ogłosił decyzję o starciu w wyborach prezydenckich w Algierii. Celem artykułu jest analiza ostatniej powieści Khadry oraz krytyka strategii marketingowej opartej na połączeniu dwóch kampanii promocyjnych: politycznej i literackiej.

SŁOWA KLUCZOWE: Yasmina Khadra, Algieria, powieść kryminalna, wojna domowa w Algierii

Autant que je sache, *Qu'attendent les singes* de Yasmina Khadra (pseudonyme littéraire de Mohammed Moulessehoul) est l'un des rares romans policiers qui se termine par une érection. Malheureusement, il s'agit de celle du héros principal – enquêteur solitaire qui parcourt une mégapole rongée par la corruption et les crimes – et non pas du lecteur. Dans ce roman policier noir l'enquête est menée par la commissaire Nora Bilal et son adjoint, l'inspecteur Zine. Après la mort de la commissaire, c'est ce dernier qui est chargé de clore le dossier. Il essaie de trouver l'assassin d'une jeune fille dont le corps est trouvée dans la forêt de Baïnem, près d'Alger, le 23 décembre. Les descriptions permettent de supposer que l'action du roman se déroule au début du XXI^e siècle dans une Algérie qui n'a pas encore soigné ses blessures datant de la période dite de la « décennie noire »,

c'est-à-dire de la guerre civile entre les forces d'État et les maquisards islamistes dans les années 1990.

L'enquête de la commissaire Nora et de l'inspecteur Zine est une plongée dans les hautes sphères de la capitale algérienne, au sein du fameux « système FLN » organisé par le parti politique qui avait mené le combat contre le colonisateur et qui s'était maintenu au pouvoir après l'indépendance jusqu'à nos jours. Animés par le sentiment de responsabilité et de civisme, les deux policiers découvrent que la jeune fille retrouvée aux abords d'Alger a été victime du très puissant Saad Hamerlaine, membre de l'élite du pays qui a construit son propre empire politique grâce à son engagement dans la guerre d'indépendance. Hamerlaine est présenté comme un spectre qui tire les ficelles tout en restant dans l'ombre :

[II] paraît aussi vieux que le vice. L'érosion des ans ne lui a laissé qu'une fine pellicule blafarde en guise de peau. Les yeux enfoncés plus profond que ses arrière-pensées, le nez tel un fanion en berne au milieu de sa face de carême, il évoque une momie fraîchement désincrustée de son sarcophage. (Khadra 2014 : 33)

Vu qu'il a fondé son autorité sur le combat contre l'ancien colonisateur dans les années 1954–1962, il représente la majorité mise en place par le Président de la République Abdelaziz Bouteflika, lui-même ancien ministre des Affaires étrangères au lendemain de l'indépendance. Élu Président en avril 1999 avec l'appui de l'armée, Bouteflika a gardé le pouvoir grâce aux emplois procurés à ses gens de confiance et au contrôle direct qu'il exerçait sur le processus de privatisation du secteur public (Callies de Salies 2012 : 115–116). La puissance et l'impunité de Hamerlaine sont encore soulignées par le fait que, toujours à la quête des sensations fortes et nouvelles, il a arraché le sein de sa victime avant d'abuser d'elle et d'ordonner de la liquider. Sa virilité est contrastée par l'impuissance sexuelle de l'inspecteur Zine, due à des troubles névrotiques provoqués par ses vécus traumatisants datant de la période de la décennie noire.

Après l'assassinat de la commissaire Nora, orchestré par Hamerlaine, Zine décide de kidnapper le dirigeant politique pour le tuer et ainsi libérer son pays du tyran. L'hallucinante scène de meurtre a lieu au bord de la mer agitée par l'orage. Sur fond des éclairs et des vagues fracassantes, Zine enfonce un morceau de bois dans la poitrine de l'homme politique comme s'il voulait éliminer un vampire. Au même moment l'inspecteur recouvre sa puissance sexuelle : « Zine est ébranlé par une violente onde de choc tandis qu'une brûlure atroce se déclare quelque part dans son ventre » (Khadra 2014 : 348). Grâce à la complaisance des domestiques de Hamerlaine, le meurtre commis par le policier sera impuni ce qui permet d'espérer un avenir meilleur pour le pays et la restitution de l'ordre.

Quelque forte que soit la charge symbolique de la scène évoquée ci-dessus, le dispositif romanesque de Yasmina Khadra se prête à d'autres interprétations non moins inquiétantes. Or, l'enquête révèle que la victime de Hamerlaine était sa petite-fille dont il ignorait l'existence même au moment du viol et du meurtre.

Quant à la commissaire Nora, elle est lesbienne trompée par sa compagne Sonia qui se laisse facilement corrompre par un représentant du réseau de Hamerlaine. Corruption, politique, ambiance étouffante d'une grande ville, viol incestueux, histoire des minorités sexuelles, meurtres, traumatismes du passé, vengeance : il y a donc un peu de tout dans *Qu'attendent les singes* dont la lecture attentive doit rendre compte de ces effets littéraires, mais aussi des facteurs extralittéraires accompagnant la publication du livre. Cette approche me permettra de questionner la valeur mimétique du roman et d'aborder la question du statut documentaire accordé trop souvent aux œuvres qui relèvent de la littérature francophone.

Tout roman policier noir est forcément un roman urbain. Contrairement au roman à énigme lancé entre autres par Arthur Conan Doyle et Agatha Christie – où l'accent est mis avant tout sur l'élucidation d'un mystère – dans le roman noir l'enquête « n'est plus qu'un prétexte à la description du lieu et de ses rites cruels » (Dulout 1995 : 27). Les héros de Raymond Chandler et Dashiell Hammett quittent leurs bureaux et descendent dans les rues d'une ville hostile et dégénérée. « Ils n'affrontent pas le crime comme un problème logique à résoudre dans une sphère close, mais comme l'expression d'une violence endémique dans un espace incontrôlable » (Vanoncini 2002 : 62). La ville relève du chaos où l'ordre n'est plus susceptible d'être restitué par la désignation du coupable. L'évolution des mégapoles contemporaines engendre les processus dont l'aboutissement inévitable est la violence (Czubaj 2010 : 49). C'est dans ce décor qu'opèrent les enquêteurs des romans policiers noirs. Dans le cas d'Alger l'évolution néfaste de la ville est d'autant plus visible que la capitale algérienne a été bouleversée au lendemain de l'indépendance par l'exode rural et l'installation des masses paysannes, dont l'arrivée a forcément changé le tissu urbain, ainsi que par la montée de l'esprit conservateur dans les décennies qui ont suivi la libération du pays.

Quand l'inspecteur Zine quitte Alger pour trois jours pour se reposer dans la commune maritime de Fouka, située à 30 km de la capitale, chez son ami Sid Ahmed, il s'aperçoit vite qu'il ne reconnaît plus la ville autrefois adorée. Le narrateur décrit alors le paysage urbain et son ambiance du point de vue de l'inspecteur assis au volant de sa vieille Peugeot :

Les temps ont muté, et à Alger, on ne distingue plus le vertige de la nausée ; chauffés à blanc, les esprits sont en train de fondre comme du plomb dans un mélange de renoncement et de dégoût. Alger n'est plus elle-même ; ses soubassements n'ont plus de mystères que d'attraits. Ses noceurs exilés, la cité est infestée par des arrivistes sauvagement fortunés, sans classe et sans statut, qui croient dur comme fer que les vertus ont un prix, ainsi que le mérite. Ils ont inversé l'échelle des valeurs, marché sur les corps de bataille et l'ordre des choses, foulé au pied les lignes rouges et les monuments, certains de corrompre et les âmes et les serments rien qu'en leur crachant dessus. (Khadra 2014 : 165)

La description d'Alger est tissée de métaphores qui soulignent la chaleur étouffante de la ville et sa décadence morale. La ville a perdu son caractère

populaire, elle est devenue un siège d'arrivistes. Ces ambitieux sans scrupules ont remplacé les fêtards insoucians qui ont déserté la cité. Les temps ont muté et Alger a également subi une espèce de mutation qui est une modification génique brusque et permanente. L'emploi du verbe « infester » suggère que la capitale a été envahie par un virus transmissible plus facilement à cause de la chaleur nord-africaine. Les Algérois, fiers habitants d'Alger la Blanche, sont « chauffés à blanc », excités et agacés par la peur et le dégoût. Tout un réseau de significations est suggéré par l'expression « fondre comme du plomb », la densité du métal étant à l'origine du sens figuratif qui exprime une réalité accablante. Ainsi le soleil algérois est-il sans doute un soleil de plomb qui pèse lourdement sur les esprits incapables de distinguer le bien et le mal.

Le mépris généralisé à Alger est traduit par les verbes qui expriment le mouvement vers le bas : « inverser l'échelle des valeurs », « marcher sur les corps de bataille et l'ordre des choses », « fouler au pied les lignes rouges et les monuments », « cracher dessus ». Alger est en proie aux forces de l'inversion qui trompent les esprits, permettent au mal de remplacer le bien. Cette constatation est reprise par la commissaire Nora qui scrute l'horizon nord de la capitale depuis le parvis de la basilique de Notre-Dame d'Afrique :

Alger l'a dans l'os, mais elle ne crie pas, se dit Nora. Elle n'aurait pas dû mettre au clou sa ceinture de chasteté en misant sur la baraka de Sidi Abderrahmane plutôt que sur de bons projets. Maintenant que le marabout a été déposé par les fabulateurs, que va-t-elle dire au prêteur sur gages ? Qu'elle s'était trompée de placement ? On l'avait prévenue pourtant, les paramètres étaient dans le rouge, mais Alger n'a pas voulu voir ni écouter et ne doit s'en prendre qu'à elle-même. (Khadra 2014 : 306)

Le langage vulgaire et familier étant propre au roman policier noir, l'héroïne de *Qu'attendent les singes* exprime sa désillusion par l'expression « l'avoir dans l'os » qui peut se traduire par subir un échec, se faire berner ou être possédé. En fait, « l'os » est ici un euphémisme du cul qui renvoie à la métaphore de la sodomie, à l'image de la possession. Alger a donc fait de mauvais investissements, s'est laissée séduire et finalement a essuyé un échec. Elle s'est faite avoir par les fabulateurs qui avaient travesti son saint patron, Sidi Adberrahmane, théologien du XV^e siècle dont le mausolée se trouve à Alger. Même si les saints veillent sur la ville, leur héritage est déformé par ceux qui falsifient la sainte histoire à leurs propres buts.

Il relève de l'évidence qu'Alger est une métonymie de tout le pays. En témoigne le nombre de phrases qui commence par le vocable « En Algérie », prononcées par tous les personnages du roman qui déambulent dans les rues de la capitale, qu'ils appartiennent aux forces du bien ou du mal¹. Le constat est le même :

¹ P. ex. « En Algérie, il n'est pas nécessaire de fauter pour recevoir le ciel sur la tête » (31) ; « En Algérie, lorsqu'un révolutionnaire autoproclamé convoque le passé, il ramène avec lui et sa furie et l'envie d'en découdre, ainsi qu'une souffrance obscure faite de blessures jamais refermées,

Alger est une ville pourrie. On notera avec déception que la réception médiatique du roman se limite à sa valeur mimétique comme si un roman policier était une copie conforme de la réalité décrite par l'écrivain.

Quelque réussie que soit la vision artistique d'Alger, il n'en reste pas moins vrai que la trame narrative de *Qu'attendent les singes* est désorganisée. Même si le décor urbain et la psychologie des personnages l'emportent sur l'intrigue dans le roman policier noir, le dernier roman de Yasmina Khadra abonde en passages dont l'intérêt relève plutôt du règlement de compte personnel de l'écrivain que de la tension narrative. Ainsi tout le chapitre 10 s'inscrit-il dans la démarche personnelle de l'auteur qui aurait voulu se défendre contre l'accusation de plagiat porté à son égard en 2008 par le psychanalyste et journaliste algérien Karim Sarroub. Ledit chapitre de *Qu'attendent les singes* relate la scène dans le bureau d'Ed Dayem, puissant magnat de la presse et très proche collaborateur de Saad Hamerlaine, où le patron médiatique reçoit le jeune écrivain Bassous Llaz, présenté comme « le terrible pourfendeur de notre plus célèbre écrivain » (Khadra 2014 : 82). La tirade émotionnelle de Dayem ne sert pas à créer du suspense ou à introduire un nouvel élément de l'intrigue. Le jeune écrivain qu'il reçoit apparaît seulement une fois dans le roman. Les propos affectés du magnat de la presse illustrent son caractère et son intransigeance dont le lecteur est avisé dès le début du roman. La scène dans le bureau est une allusion assez lisible à l'affaire du prétendu plagiat que Yasmina Khadra aurait commis en publiant *Ce que le jour doit à la nuit*, trop inspiré – selon Karim Sarroub – des *Enfants de Padovani* de Youcef Driss.

Dites-moi, monsieur Llaz, qui est donc ce fameux Jonathan Klein que vous exhibez en guise de pièce à conviction en bas de vos torchons enflammés ? [...] Étrange. Nous avons contacté l'université de Bakersfield ; le bonhomme en question est inconnu au bataillon. Quant à sa fameuse encyclopédie, dans laquelle il accuse notre gloire nationale de plagiat, aucune trace. [...] Savez-vous ce qu'il arrive aux papillons de nuit ? À force de graviter autour d'une source de lumière, ils finissent cramés... Vos stupides élucubrations n'enthousiasment que les minables de votre acabit et les paranos du Web. [...] Et vous, quel est donc votre objectif majeur en diffamant notre grand écrivain ? Pensez-vous, en le défigurant, lifter votre image et rayonner à sa place ? Il s'agit de talent. On l'a ou on ne l'a pas. [...] [I]l y a une hiérarchie en toute chose. Et en toute discipline. On ne met pas sur un même socle la diva et la pleureuse des veillées funèbres, les superstars et les étoiles filantes, l'érudit et le cuistre, l'écrivain trempé et le plumitif zélé. Quand on n'arrive pas à la cheville de quelqu'un, en creusant sous son pied, on ne fait que s'enfoncer un peu plus. [...] Ce n'est

d'interrogations toujours sans réponse et de méfaits non expiés » (37) ; « En Algérie, le trop-plein de vexations rend l'agressivité impérative » (55) ; « En Algérie, lorsqu'il n'y a pas école, il y a la rue et ses escarmouches ; aujourd'hui le sabre est en bois, demain le gladiateur aura l'embarras du choix ; il pourrait même s'équiper d'une ogive nucléaire » (118) ; « [E]n Algérie les diplômés sont aussi foireux que les tickets de tombola » (194) ; « Dans notre pays [...] on peut fournir un certificat de virginité à un tueur en série » (269) ; « En Algérie [...] C'est-à-dire partout et nulle part à la fois » (276).

pas en contestant le talent des autres qu'on a des chances d'affermir le sien. Le don, ça ne se négocie pas. (Khadra 2014 : 83–89)

Une telle lecture est crédibilisée par les anciens textes de Yasmina Khadra. Le commissaire Brahim Llob, héros principal de son premier roman policier *Le Dingue au bistouri*, publié à l'époque où les lecteurs ne connaissaient pas la vraie identité de l'écrivain, cite les grands écrivains maghrébins dont Kateb Yacine, fondateur de la littérature algérienne de langue française, et... un certain Mohammed Moulessehoul. L'écrivain lui-même veille à ce que son image de victime soit véhiculée et confirmée. Dans un long entretien accordé à Youcef Merahi et publié en Algérie par les Éditions Sedia, il a déclaré entre autres (souligné dans le texte) : « Si je devais résumer ma vie en un mot, ce serait **exclusion**. On dirait que ce vocable a été inventé pour moi » (Khadra 2007 : 25).

Pourtant, la lecture dite « personnelle » de *Qu'attendent les singes* est loin de se limiter à la fameuse affaire de plagiat. Yasmina Khadra a publié son roman au moment de la déclaration de sa volonté de se présenter aux élections présidentielles en Algérie en avril 2014 contre le président Abdelaziz Bouteflika qui allait postuler pour le quatrième mandat. La critique violente du système algérien dans *Qu'attendent les singes* peut donc relever de la campagne électorale de l'écrivain qui a fait un tour de meetings politiques en Algérie. D'ailleurs certains passages du roman sonnent comme un discours de campagne (en italique dans le texte) :

Je refuse de croire au recyclage de ton malheur, Algérie. Ton simulacre de victime expiatoire ne trompe personne et ta convalescence n'a que trop duré. Un jour, le voile intégral qui te dérobera au génie de tes prodiges tombera et tu pourras te mettre à nu pour que le monde entier voie que tu n'as pas pris une seule ride, que tes seins sont aussi fermes que tes serments, ton esprit plus clair que l'eau de tes sources et tes promesses toujours intactes que tes rêves. Algérie la Belle, la Tendre, la Magnifique, je refuse de croire que tes héros sont morts pour être oubliés, que tes jours sont comptés, que tes rues sont orphelines de leurs légendes et tes enfants rangés à la consigne des gares fantômes. S'il faut secouer tes montagnes pour les dépoussiérer, boire la mer jusqu'à la lie pour tes calanques se muent en vergers, s'il faut aller au fin fond de l'enfer ramener la lumière qui manque à ton soleil, je le ferai. (Khadra 2014 : 33)

Compte tenu de la dimension autobiographique du roman, il n'est pas abusif de prendre ce monologue intérieur de l'inspecteur Zine pour des propos de l'auteur lui-même. Son discours est divisé en deux parties par la double reprise de l'expression « Je refuse » et par l'adresse directe lancée deux fois à l'Algérie, personnifiée en une femme. Le lien entre les deux locuteurs est direct ce qui se traduit par l'emploi du pronom « Je » et des adjectifs possessifs « ton », « tes », etc. L'inspecteur étant l'alter ego de l'écrivain, il se prend pour un héros providentiel de son pays, capable de le sauver par son sacrifice. Le « Je refuse » de Zine-Yasmina Khadra résonne comme un « J'accuse » d'Émile Zola à l'époque de l'affaire Dreyfus en France. Même si le discours cité ci-dessus s'inscrit dans le cadre de

l'engagement d'intellectuel, il n'en reste pas moins qu'il dévoile une certaine naïveté propre à l'intrigue romanesque de Yasmina Khadra. L'inspecteur est persuadé qu'il suffit de liquider Hamerlaine pour redresser le pays et le « dépoussiérer ». Or, la restitution de l'ordre par la désignation du coupable est caractéristique pour les romans à énigme (dont les maîtres étaient Conan Doyle et Christie), tandis que dans les romans policiers noirs le retour à la pureté primitive n'est plus possible à cause de la dégradation morale d'une ville ou d'un pays.

Dans *Qu'attendent les singes* Yasmina Khadra reprend un autre motif propre au genre policier contemporain, à savoir la figure de l'héroïne principale à l'identité sexuelle assez floue. Nora Bilal et son amie Sonia ressemblent trop à la fameuse Lisbeth Salander de la série *Millénium* de Stieg Larsson. Introduire un tel personnage dans le décor algérien relève de la volonté de l'écrivain de répondre aux besoins du public européen qui lit ses livres dans l'attente de voir des changements s'opérer en Algérie, que ce soit dans le domaine de mœurs ou de politique². Du point de vue romanesque le personnage de Nora reste problématique : elle meurt au milieu du roman et est remplacée par Zine qui devient ainsi le héros principal du roman. En plus, même si le mérite de Khadra consiste dans l'introduction d'une héroïne lesbienne dans la littérature algérienne, il s'avère qu'elle est trompée par une autre femme ce qui reprend la misogynie traditionnelle des romans policiers noirs lancés par Chandler et Hammett.

Le lien direct qui unit l'écrivain avec son peuple ou son pays est souligné explicitement par Yasmina Khadra dans ses interviews. En fait, Khadra ne décline pas le rôle d'un expert qui s'exprime dans les médias sur tous les sujets concernant l'Algérie. À ce titre je voudrais mentionner l'entretien accordé en 2014 au journal polonais *Gazeta Wyborcza* où l'écrivain avoue qu'il connaît les Algériens comme s'il possédait un savoir propre aux chercheurs en sociologie qui s'abstiennent pourtant d'émettre les propos si généraux³.

Finalement, faute de nombre suffisant de parrainages, Yasmina Khadra a dû retirer sa candidature aux élections présidentielles ce qui permet à un lecteur critique de se demander si c'est le roman qui fait partie de la campagne politique ou si c'est la candidature aux élections qui s'inscrit dans la campagne de promotion d'un livre. Cela permet également de questionner le rapport du texte francophone avec la réalité qu'il décrit qui étant souvent trop étroit conduit à l'apprécier pour sa valeur mimétique en dépit de son évaluation artistique. Une telle attitude semble

² J'ai analysé la conformité idéologique des romans de Yasmina Khadra avec la doxa occidentale dans l'article : « La trilogie du grand malentendu de Yasmina Khadra : implication plurielle des héros khadraïens », *Planeta literatur*, 1/2014.

³ « Notre pays est toujours perdu, il doute comme l'Europe, il a peur comme l'Europe. Le terrorisme l'a saigné à blanc. Le régime le persécute. Mais je connais les Algériens. Nous avons un fort caractère et nous savons ce que c'est la responsabilité citoyenne. Nous en sortirons forts et guérris » [c'est moi qui traduis]. L'entretien est disponible sur le site du journal : <<http://wyborcza.pl/1,75410,20179923,yasmina-khadra-zabij-czlowieka-zabijesz-boga.html?disableRedirects=true>>. Date de consultation : le 30 septembre 2017.

empêcher l'ascension des littératures dites périphériques ou mineures qui n'accèdent pas au même statut que le centre parisien.

BIBLIOGRAPHIE

- CALLIES DE SALLIES, B. (2012) : *Kraje Maghrebu. Historia, polityka, społeczeństwo*, Warszawa.
- CZUBAJ, M. (2010) : *Etnolog w Mieście Grzechu. Powieść kryminalna jako świadectwo antropologiczne*, Gdańsk.
- DULOT, S. (1995) : *Le roman policier*, Paris.
- KHADRA, Y. (2007) : *Qui êtes-vous Monsieur Khadra*, Alger.
- KHADRA, Y. (2014) : *Qu'attendent les singes*, Paris.
- VANONCINI, A. (2002) : *Le roman policier*, Paris.